

XYZ. La revue de la nouvelle

Jeanne Francis, avis de décès

Julien Farout



Numéro 145, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farout, J. (2021). Jeanne Francis, avis de décès. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 73–78.

Jeanne Francis, avis de décès

Julien Farout

j'ai enlevé ma peau, déposé mes yeux, vidé ma moelle, maintenant je suis légère, je suis morte avant que l'histoire commence, j'ai laissé mon corps sur la terre de la clairière au milieu des arbres, sous la lune et le soleil, je suis légère, maintenant, je n'ai plus de bouche pour parler, plus de langue pour articuler, mais ma voix, elle, n'a pas disparu, c'est fou, mais pourtant, mais pourtant, c'est bien vrai, il ne reste plus que ma voix, elle est portée par le vent sur les eaux, comme les cris des guerriers morts sur le champ d'une bataille depuis longtemps oubliée, leurs cris annonçaient la joie de transpercer la chair de leurs semblables avec leurs glaives de fer, oui, leurs cris ancestraux flottaient sur l'onde, comme ma voix, tu peux en entendre les chuchotements, portés par les vagues, j'étais la fille avec de gros yeux noirs, les yeux noirs de ma mère et de sa mère avant pour toujours, les yeux noirs que tu as lentement arrêté de regarder quand on faisait l'amour, quand on faisait encore l'amour, sur le lit dans la chambre où j'ai grandi, chez mes parents, à l'orée de la forêt où je voulais que tu me mènes quand il était tard, nous en avons tant parlé, de cette forêt, parce qu'elle te faisait peur, la nuit, alors tu venais te blottir contre moi, et je te disais que tout va bien aller parce que moi, MOI, je savais que le mal n'habitait pas l'écorce des chênes et des bouleaux, dans la noirceur au pied des troncs qui chuchotent la nuit, comme ma voix qui ondoie sur l'eau, la forêt te faisait peur parce que c'est moi qui voulais t'y emmener, mais tu n'as jamais voulu parce que tu ne le comprenais pas, tu ne me comprenais pas, tu n'entendais pas les voix qui chuchotent comme les feuilles, qui grognent sous la terre, tu ne pouvais pas voir les sourires pour 73

toujours gravés dans l'écorce des arbres, toi tu voulais toujours tout comprendre, tout savoir, si tu ne comprenais pas, si tu ne savais pas, les choses n'existaient pas, toi, TOI qui étais beau, mais tu ne le savais pas, je me demande maintenant si tu le sais, j'aimerais pouvoir observer ton visage, mais j'ai déposé mes yeux dans l'herbe, je les ai laissés là pour qu'ils soient dévorés par les oiseaux et les fourmis, je t'avais trouvé beau, j'étais une exploratrice, j'aimais lire et j'aimais écrire, je trouvais les trésors que mon enfance m'avait arrachés, des trésors enfouis sous les corps qui se décomposent sur le champ de bataille pour nourrir la terre, TOI tu voulais être écrivain, tu écrivais, et je suis tombée amoureuse, tu étais gentil avec moi, je ne comprenais pas pourquoi, je n'étais pas belle, je n'étais pas intelligente, je n'étais pas drôle, je n'avais rien d'autre que mes yeux que mes fesses que mes seins pour pouvoir me sentir aimée, toujours, toujours, toujours, la même histoire que les voix comme les ailes d'une chauve-souris murmurent pendant la nuit qui dure pour toujours, tu étais gentil jusqu'à ce que tu arrêtes de l'être, ces choses-là ne valent pas la peine d'être expliquées, mais il était trop tard, parce que moi, MOI, avec mes gros yeux noirs, j'étais amoureuse, j'étais tombée au fond du puits où les étoiles ne sont que le reflet de celles qui brillent dans le ciel, j'étais amoureuse, et c'est pour ça que je voulais aller dans la forêt, que je t'y guide, que toi tu m'y emmènes, je te l'ai demandé encore et encore et encore mais tu ne voulais pas parce que tu ne comprenais pas la forêt qui te faisait peur la nuit quand je pouvais encore sentir ton corps chaud contre moi, l'herbe et la terre et les feuilles et le vent qui murmurent des histoires familières, je t'aimais tellement que je voulais que tu te glisses sous ma peau, je voulais que tu l'ouvres avec le tranchant d'une lame et que tu t'y glisses pour toujours, mais ça te faisait peur, parce que tu ne le comprenais pas, écrire pour toi c'était un devoir, ce n'était pas pour découvrir quelque chose, ton regard portait tellement loin, tellement tellement loin que tu ne me voyais pas et

peur, la nuit, comme un enfant qui est effrayé du monstre dans la penderie, tu te blottissais contre mon corps en fleurs pendant la nuit, j'étais une fleur de neige, mon corps qui te voulait mais toi, tu voulais que je te raconte des histoires, tu voulais rester dans le noir avec les yeux fermés, séparés par le vide, tandis que je te racontais les histoires que tu me dictais, je ne le comprenais pas mais maintenant je le sais, je sais ce que tu faisais la nuit, à ton ordinateur, car je sais tout maintenant que je n'ai plus de corps, tandis que j'étais dans le lit avec mon corps qui criait, oui, TOI, tu t'emprisonnais dans les images toxiques qui vibraient sur un écran, tu étais prisonnier des images brûlées sur la surface de tes yeux, prisonnier des images, c'est pour ça que tu voulais que je te raconte des histoires que tu m'avais dictées, dans le noir, tu voulais revoir ces images, loin de mon corps, loin de ton corps, ils n'existaient plus, ni l'un ni l'autre, il n'y avait que ma voix dans la noirceur et tes gémissements à côté, tandis que je te racontais ces histoires, ça me faisait mal, moi qui voulais que tu ouvres ma chair pour t'y glisser, voilà la douleur que je désirais ressentir, tout ton corps en entier que j'aimais goûter, tandis que toi, TOI, tu étais enfermé dans tes images qui se répétaient et se répétaient en boucle, et c'est pour ça que j'ai commencé à vouloir t'emmenner, à vouloir que tu m'emmènes dans la forêt, derrière la maison, la forêt qui t'effrayait, mais tu n'as jamais voulu, pendant que la forêt m'appelait, MOI, toutes les nuits, quand j'étais allongée à côté de toi et que j'avais terminé de réciter les histoires que tu m'avais dictées, les histoires des images dont tu étais prisonnier, moi, MOI, je n'existais pas, à côté de ce corps qui ne t'appartenait plus, TOI, à côté du mien, nos corps n'existaient plus, ils se sont perdus dans ces images, tu n'as jamais voulu aller dans la forêt quand on était encore ensemble, c'est seulement après, longtemps après, c'est seulement plus tard, beaucoup plus tard, après le début de ma fin minable, après que tu m'as laissée derrière, au loin, quand tu as senti le parfum d'une autre, de nouveaux seins, de nouvelles fesses, une nouvelle Image qui me remplaçait, qui les remplaçait 75

comme sur l'écran tiède de ton ordinateur, aussi rapidement que tes doigts sur ton clavier, une autre Image, je sais bien que, à elle aussi, tu lui demandais de te raconter des histoires, mais ce n'est pas pour ça que ma voix maintenant vient te rendre visite, c'est pour te rappeler l'orée de la forêt derrière la maison de mes parents, la forêt qui te faisait peur mais où tu m'as emmenée, un soir, un soir, c'était le jour de ma mort, le jour où j'ai abandonné mon corps, un soir quand tu étais complètement saoul, que tu m'as textée, ce soir-là, quand moi, MOI, j'habitais encore chez mes parents, tandis que toi, TOI, tu avais depuis longtemps déménagé dans la grande ville, j'imagine que ta nouvelle blonde était partie, peut-être même que tu n'étais plus avec elle, je n'ai pas osé te le demander parce que j'étais contente de te voir car je croyais ne jamais te revoir, j'ai ressenti la chaleur sous ma peau qui me rappelait qu'il y avait de la place, là, pour toi, *toi*, j'étais au ciel que tu veuilles me voir, quand tu m'as envoyé un message pour me dire *ce soir je vais t'emmener dans la forêt*, ce soir je vais pouvoir te guider jusqu'à la clairière dans le fond des bois, je ne sais pas si tu étais encore avec ta nouvelle blonde, tu n'en as pas parlé, tu as conduit jusqu'à la maison de mes parents pendant qu'ils dormaient, juste derrière la forêt, tu m'as embrassée, dans le noir tu sentais l'alcool, ce n'était pas toi mais pour moi c'était bien assez, parce que je voulais que tu perces ma chair, je voulais que tu te glisses sous ma peau, parce que je t'aimais et je ne savais pas comment faire, toi non plus tu ne savais pas comment faire, ce n'était pas toi, non, qui es venu me voir cette nuit-là, il était tard et ensemble nous sommes allés jusqu'à la cuisine, ensemble nous, NOUS, nous avons sorti les couteaux du tiroir, les couteaux de cuisine de ma mère aux gros yeux noirs, nous avons pressé les lames contre nos doigts pour en éprouver le tranchant, tu me tenais contre toi, comme quand on est tombés amoureux, ce n'était pas ce qui se passait en réalité mais ce qui se passe n'est jamais la réalité, je l'ai bien compris, mais trop tard, trop tard, trop tard, tandis que nous,

parents où j'ai grandi, à choisir sous la lumière morte de la lune le couteau le plus tranchant avant de marcher vers la forêt où tu m'as conduite, où je t'ai suivi, nous avons erré main dans la main sous les feuilles qui frissonnaient, dans la forêt qui ne te faisait pas peur ce soir-là, parce que tu avais bu, parce que tu étais excité, parce que ta blonde n'était pas là, parce que ta blonde n'était plus là, je ne sais pas, mais tu n'avais pas peur ce soir-là où toi et moi nous avons erré dans la forêt derrière la maison de mes parents, je portais la jupe en jeans que tu aimais, qui t'excitait, tu me l'avais demandé quand tu m'avais textée, *mets la jupe*, et moi j'avais pris une douche et enfilé ma jupe car je n'y croyais pas que tu venais me voir pour aller avec moi dans la forêt où je voulais que tu me guides où je voulais que tu me suives quand tu m'aimais et que je t'aimais, nos pieds ont froissé l'herbe et écrasé la terre qui criait ce soir-là, criait au sang, criait à la mort, jusqu'à la clairière, tu as soulevé ma jupe en jeans que j'avais enfilée pour toi sans vouloir être remerciée, la lame du couteau brillait comme tes yeux dans la nuit noir et blanc, je le savais parce que c'est ce que je voulais, depuis longtemps, dans la forêt, tu ne l'avais pas compris, tu as soulevé ma jupe et tu es entré parce que c'est ce que mon corps demandait et voulait et demandait, TU étais en MOI et MOI autour de TOI, il n'y avait plus d'Image, il n'y avait plus de silence, il n'y avait plus de mort et pas de TOI et pas de MOI et je je je je je t'ai laissé entrer en moi parce que je voulais plus, plus, plus, par terre au pied des arbres qui montaient comme des dents jusqu'au ciel, dans la boue et dans l'herbe, mes grands yeux noirs qui ont cessé d'exister voyaient tout, ce soir-là, quand TOI et MOI nous étions dans la forêt qui ne te faisait pas peur, qui ne te faisait plus peur, tu as pressé mon corps dans la boue, je le voulais, je voulais que tu ouvres ma chair et que tu t'y fasses une place, j'ai senti la lame glaciale contre ma peau, contre mon corps, les larmes ont rempli mes yeux sans que je les sente, dans la forêt, tu as écrit ton nom au bas de mon dos, une lettre à la fois, tu l'as écrit pour qu'il reste, tu as essuyé le sang avec la manche de ta chemise, le

sang a coulé pour abreuver la terre de la forêt qui n'avait pas de bras pour me recevoir, et puis tu es parti, tu es parti puisque tu étais devenu écrivain, tandis que je saignais dans la forêt, être dans ma peau ne t'a pas empêché de partir, pour une autre Image, encore une fois, tes pas ont été engloutis par les voix de la forêt, derrière la maison de mes parents, ton nom est resté inscrit dans mon dos jusqu'à ce que je laisse ma peau derrière moi, que je dépose mes yeux dans l'herbe, que je vide mes os de leur moelle, je suis morte depuis longtemps, je suis morte pour toujours et morte avant le début de l'histoire, mes yeux ont été éparpillés par les insectes ma moelle et mon sang ont abreuvé la terre ma peau où tu as tranché ton nom a séché au soleil avant d'être mangée par les chiens je n'ai plus de corps je je je je je je je je je je suis légère comme le vent je n'ai plus de bouche, je n'ai plus de langue, ma voix flotte sur l'onde comme celle des guerriers qui ont prophétisé la mort de leurs prochains, pour toujours, encore et encore, prophétisant le sang promis à la terre, maintenant je vais me taire, ce n'est que le début, rien n'a encore commencé et tout est déjà fini.